



ÉLOGE HISTORIQUE

DE

BENJAMIN DELESSERT,

ACADÉMICIEN LIBRE,

PAR M. FLOURENS,

SECRÉTAIRE PERPÉTUEL.

Lu dans la séance publique du 4 mars 1850.



Dès que l'Académie put se donner, en 1816, des Associés libres, elle s'adjoignit M. Delessert, également touchée des services qu'il rendait aux sciences, de l'art heureux avec lequel il les appliquait à l'industrie, et de cette réputation de vertu qui faisait déjà de son nom, un des noms les plus vénérés de notre âge.

Benjamin Delessert naquit à Lyon le 14 février 1773.

Ses ancêtres, attachés à l'église réformée, avaient été contraints de s'expatrier, lors de la révocation de l'édit de Nantes. Un demi-siècle plus tard, laissant une de leurs branches en Suisse, ils nous revinrent pour rendre au sol natal leurs exemples et leurs bienfaits.

Étienne Delessert, père de Benjamin, après avoir longtemps dirigé, à Lyon, une importante maison de commerce, s'établit à Paris en 1777. Son nom y fut bientôt entouré du plus grand respect. A une âme forte et pleine de dévouement pour le bien public, il joignait le génie des conceptions utiles. On lui doit la première idée de la grande Caisse d'escompte, devenue depuis la Banque de France. Son coup d'œil pénétrant et juste se portait sur tout. Il introduisit des améliorations notables dans l'agriculture et dans l'industrie. Il institua des écoles gratuites pour l'enfance, dont quelques-unes subsistent encore aujourd'hui : fondations qui firent la joie de ses derniers jours.

Sa compagne, madame Delessert, née en Suisse, avait une piété sincère, une raison supérieure, un esprit orné des plus belles études et capable des plus sérieuses. Elle voulut diriger elle-même l'éducation de ses enfants, et s'étant donné cette grande tâche, elle en fit la pensée constante de sa vie entière.

Cette jeune famille se développa sous les plus douces influences. Tout, autour d'elle, tendait à faire aimer la vertu. Berquin, *l'ami des enfants*, était l'habitué de la maison. Il venait, au milieu de ce groupe de sept enfants, chercher le coloris de ses jolis tableaux. Un petit Benjamin surtout l'attirait par sa naïveté gracieuse, et Berquin se plaisait à dire qu'il trouvait en lui, pour le bon et le sincère, le plus charmant modèle.

Il fallut, plus tard, donner à cet enfant et à ses frères un précepteur, et ce fut le plus éloquent des maîtres en ce genre que l'on consulta. Jean-Jacques Rousseau, avec cette raison exquise, qui parfois se montre dans son *Émile*, con-

seilla de choisir moins un précepteur savant qu'un homme bon, vertueux, et, ce sont ses expressions, d'une *patience invincible*.

Dans cette dernière partie de sa vie, Rousseau faisait de la botanique son occupation favorite. Il voulut être, pour cette science, le maître des enfants de madame Delessert. Telle fut l'origine de ces *Lettres sur la botanique*, si connues et en effet si dignes de l'être, ouvrage où le savoir le plus réel cherche à se cacher, et y réussit presque, sous les formes les plus ingénieuses et les plus simples.

Jean-Jacques aimait, en tout, le travail délicat et la perfection. Il prépara, avec un soin infini, je dirais presque avec un talent merveilleux, un petit herbier dont toutes les plantes ont été recueillies par lui, où tous les noms, linnéens et français, sont écrits de sa main, et où quelques notes, toujours justes, viennent ajouter un intérêt de plus. Ce petit herbier fut envoyé, par lui, à ses disciples : il est devenu le noyau du plus grand herbier du monde.

Dès que le jeune Delessert put connaître les plantes, il les aima. Encore enfant, il parcourait, avec toute l'ardeur de cet âge, les environs de Passy, que sa famille habitait déjà. Il cherchait partout des plantes. Il recueillait aussi des coquilles. Poussé par un goût inné, il faisait des collections. Ces douces études l'occupaient tout entier; et si parfois il en fut distrait, c'est qu'il rencontra quelque infortune à soulager, car dès lors il se procurait aussi ces joies-là dans le secret de son cœur.

Un horizon plus vaste allait bientôt s'ouvrir devant lui. Benjamin Delessert commença, de bonne heure, cette édu-

cation virile qui ne s'acquiert que par l'expérience des hommes et des choses, et qu'il faut chercher loin de son pays, loin de sa famille.

Dès 1784, il quitta le foyer paternel sous la direction chérie d'un frère aîné, jeune homme d'une capacité rare, également né pour les affaires et pour les sciences, et qu'une mort prématurée devait ravir, dans la force de l'âge, à tant d'espérances.

Nos voyageurs se rendirent à Édimbourg.

Édimbourg était alors le centre brillant des plus nobles études. Hutton et Playfair, Dugald-Stewart, Hume et Robertson, Adam Smith, y donnaient aux sciences physiques, à la philosophie, à l'histoire, à l'économie politique, un nouvel aspect.

D'Édimbourg, Benjamin Delessert passa à Birmingham, et le moment n'était pas moins propice. Le génie de la mécanique y soumettait à l'homme l'une des forces les plus puissantes et les plus terribles de la nature. Benjamin Delessert fut témoin des essais de Watt.

Vers ce même temps, Deluc, le savant géologue, écrivait à Windsor ses fameuses *Lettres sur l'histoire de la terre et de l'homme*. Il était l'ami de la famille Delessert. Il accueillit nos deux jeunes gens avec la tendresse d'un père.

La grande éducation est celle qui se fait auprès du génie. Chacun de ces hommes célèbres, comme ces Fées bienfaisantes qu'avait rêvées l'imagination de nos pères, doua Benjamin Delessert d'un talent particulier. Deluc lui inspira le goût de la géologie; Hutton, celui des expériences; Dugald-Stewart, les principes de cette philosophie écossaise, qu'on a louée, quand on l'a nommée; Adam Smith lui apprit, par ses livres,

à raisonner clairement sur l'économie politique, et, par son exemple, à ne pas trop se fier à ces raisonnements: le partisan le plus décidé du libre échange est mort commissaire général des douanes en Écosse. Watt le doua de l'intelligence supérieure des arts mécaniques.

Mais un autre guide, le guide le plus tendre et le plus écouté, n'avait pas cessé de veiller sur lui. Pendant tout le temps que dura le voyage d'Écosse et d'Angleterre, madame Delessert fut toujours avec ses deux enfants par ses lettres et par ses conseils.

Dans ces lettres, pieusement conservées par sa famille, madame Delessert rend compte à ses fils de tout ce qui se passe à Paris. Elle observe, elle étudie, elle lit pour eux. Elle analyse pour eux les livres les plus remarquables; elle leur explique les découvertes nouvelles; elle tient sans cesse leur imagination tournée vers le beau, vers le grand; elle leur propose de grands exemples, de grands modèles.

La France a eu le bonheur, comme chacun sait, de posséder Franklin pendant quelques-unes des dernières années de sa vie. Il habitait Passy. Franklin et la famille Delessert se voyaient souvent. Au moment dont il s'agit, il était sur le point de quitter la France.

Voici en quels termes madame Delessert parle de Franklin à ses deux enfants :

« Je ne puis vous dire, leur écrit-elle, avec quelle émotion
« je considère ce vénérable vieillard dont la vie a été si ho-
« norablement remplie. Il est très-aimable, ayant toujours
« des choses spirituelles à citer. Quelqu'un lui ayant témoi-
« gné tous les regrets que nous éprouvions à la vue des pré-

« paratifs de son voyage, — « J'ai, répondit-il, passé ma soi-
 « rée très-agréablement ; quand vient l'heure de se coucher,
 « il faut se rendre chez soi. Il m'en coûte infiniment de partir ;
 « souvent même je me prends à balancer ; mais j'espère que
 « je ferai ce qui est convenable. » — Un silence d'attendris-
 « sement suivit ces paroles ; enfin, quelqu'un ayant osé insis-
 « ter et lui représenter que ses compatriotes ne semblaient
 « pas pénétrés de toute la reconnaissance qu'ils lui devaient,
 « qu'il avait même d'ardents ennemis, — « Leur injustice,
 « répondit-il, ne me surprendra pas ; je connais les hommes ;
 « je ne leur en voudrai pas, et je n'en serai pas moins sensi-
 « ble au spectacle de leur bonheur. »

Madame Delessert ajoute : « Près de Franklin est un en-
 « fant de seize ans, qui annonce beaucoup d'esprit, qui lui
 « ressemble par la physionomie, et qui, se destinant à être
 « imprimeur, travaille à cet effet. Il y a quelque chose
 « d'auguste à voir le petit-fils du législateur de l'Améri-
 « que rentrer ainsi dans une carrière si simple et si labo-
 « rieuse. »

Quel charme dans ces paroles, et en même temps quelle science, quel art de mère ! Comme l'auteur de ces lettres sait bien présenter un grand homme par ses côtés les plus gracieux, et faire doucement pénétrer dans de jeunes imaginations tous les germes purs et féconds d'une grande vie !

Le séjour en Écosse et en Angleterre a été l'événement décisif de la jeunesse de M. Delessert. C'est de là, c'est des études sévères qu'il y avait commencées et qu'il eut le courage de continuer en France, que sont nés les inclinations, les idées, les principes, et, si je puis ainsi dire, toutes les parties dominantes de cette capacité puissante et multiple.

Lorsque Benjamin Dessert revint en France, on touchait à la révolution, et bientôt à des guerres terribles et glorieuses.

Dès 1793, Benjamin Dessert entra, comme volontaire, à l'école d'artillerie de Meulan. Il en sortit l'année suivante avec le grade de capitaine. Il fit la campagne de Belgique, sous Pichegru. Il se trouva aux sièges d'Ypres, de Maubeuge, d'Anvers. Partout son courage le distingua.

Anvers pris, il fut chargé du commandement de la citadelle; et là une occasion s'offrit où parut tout ce qu'il avait de résolution calme et d'intrépidité naturelle.

Un feu violent se déclare dans un bâtiment voisin de la poudrière. Aussitôt l'épouvante se met dans la garnison. Chacun songe à son salut, et se dirige au plus vite vers la plus proche issue. Les fuyards avaient compté sans leur jeune commandant; déjà tous les ponts-levis sont levés, toutes les portes sont fermées : la retraite étant devenue impossible, les plus effrayés furent les plus braves, et l'incendie fut arrêté.

De pareils débuts annonçaient l'avenir militaire le plus brillant. Mais le père de Benjamin, ce noble vieillard, venait de perdre son fils aîné : deux années passées dans les prisons de la Terreur avaient avancé son âge, Benjamin Dessert n'hésita point; il fit le sacrifice de succès qui lui eussent été personnels; il se rendit auprès de son père, et commença dès lors cette carrière commerciale et industrielle que le génie des affaires et le secours des sciences ont entourée de tant d'éclat, et à laquelle la vertu a donné une véritable grandeur.

En 1795, M. Delessert prend la direction de la maison de son père. En 1801, il fonde à Passy une raffinerie de sucre, qui, peu de temps après, devient le théâtre de ses plus importants travaux. En 1802, il est nommé régent de la Banque de France. Il n'avait alors que vingt-neuf ans. En 1803, il est appelé dans un conseil où le Premier Consul soumet à la discussion des hommes les plus compétents une des questions qui intéressaient le plus alors l'industrie française.

Nous tirions de l'Angleterre les fils de coton pour nos tissus communs, et de l'Inde, par l'intermédiaire de l'Angleterre, tous les tissus fins. Pouvait-on affranchir la France de ce tribut? M. Delessert soutint qu'on le pouvait. Il fit plus, il établit à Passy une filature qui le prouva. On osa prohiber les fils et les tissus étrangers. Le résultat de cette mesure hardie, prise à propos, a été d'enrichir la France d'une industrie nouvelle, et qui, depuis, a été portée à un degré admirable de perfection.

Ce premier succès fut bientôt suivi d'un autre.

Nous n'avions encore de sucre que celui de nos colonies. Cet aliment si précieux nous venait uniquement d'une plante étrangère, et qui ne peut supporter la température de nos climats.

La canne à sucre est originaire de l'Inde et des parties les plus orientales de l'Asie. Vers le milieu du XII^e siècle, on la transporta dans l'Arabie, dans l'Égypte. Cent ans plus tard, on essaya de la cultiver en Sicile, à Madère, dans les îles Canaries, en Espagne, en Provence. En 1506, on la porta à Saint-Domingue; et c'est de là qu'elle s'est répandue dans les

autres îles de l'Amérique. Elle fait, depuis trois siècles, la principale richesse de nos colonies.

L'habitude nous fermait les yeux sur le péril de cette dépendance absolue où nous étions de nos colonies pour une substance si nécessaire, qui chaque jour le devenait davantage, dont la consommation s'accroissait dans des proportions immenses.

En 1747, Margraff, chimiste prussien, annonça et prouva qu'on pouvait tirer du sucre de plusieurs de nos plantes indigènes les plus communes. En 1797, Achard, autre chimiste prussien, reprit ce beau travail. Il porta si loin l'art d'extraire le sucre de la betterave, qu'il fut aisé de prévoir dès lors tout ce qu'aurait, un jour, d'importance cet art nouveau.

Enfin, lorsque, en 1806, la France, maîtresse du continent mais exclue des mers, n'eut plus de communication possible avec ses colonies, Napoléon demanda aux sciences ce que le Nouveau-Monde lui refusait. Il encouragea, il ordonna même de nouvelles recherches. Un membre de cette Académie, Proust, venait de découvrir le sucre de raisin. Le problème n'était pourtant pas résolu. Le sucre de raisin n'est pas le même que celui de la canne à sucre. Il fallut donc revenir à celui de la betterave. Deyeux s'en occupa d'abord, puis Chaptal. Je cite deux membres de cette Académie; je pourrais citer presque tous les chimistes de cette époque.

Durant quatre années entières, M. Delessert se livra, dans sa raffinerie de Passy, aux études les plus assidues et les mieux conduites. La difficulté était, à ce moment-là, d'obtenir en grand le sucre de betterave bien cristallisé. Il y réussit.

On ne se figure plus aujourd'hui, à cinquante ans de dis-

tance, et quand d'ailleurs toutes les circonstances ont tellement changé, l'intérêt passionné qui s'attachait alors à ces grands travaux.

Le 2 janvier de l'année 1812, M. Delessert annonce son succès à M. Chaptal. Celui-ci en parle aussitôt à l'empereur. L'empereur ravi s'écrie : « Il faut aller voir cela, partons. »

Et, en effet, il part. M. Delessert n'a que le temps de courir à Passy, et, quand il arrive, il trouve déjà la porte de sa raffinerie occupée par les chasseurs de la Garde impériale, qui lui ferment le passage. Il se fait connaître, il entre. L'empereur avait tout vu, tout admiré; il était entouré des ouvriers de la fabrique, fiers de cette grande visite; l'émotion était au comble. L'empereur s'approche de M. Delessert, et, détachant la croix d'honneur qu'il portait sur sa poitrine, il la lui remet.

Le lendemain, le *Moniteur* annonçait « qu'une grande révolution dans le commerce français était consommée. » L'empereur avait raison. La science venait de créer une richesse nouvelle, et qui s'est trouvée immense. Depuis Margraff, depuis Achard jusqu'à M. Delessert, depuis M. Delessert jusqu'à nous, l'art de tirer le sucre de la betterave a fait chaque jour de nouveaux progrès; il en fait chaque jour encore; et plus on étudie cette belle découverte sous le rapport du commerce, de l'industrie, de l'agriculture, plus elle paraît grande.

Tous ces efforts, toute cette ardeur, portés dans le champ de l'invention manufacturière, n'avaient point détourné M. Delessert de l'histoire naturelle, et surtout de la botanique. Il avait le don de se multiplier. A la fois manufacturier d'une

portée d'esprit supérieure, savant toujours attentif aux besoins des sciences et passionné pour elles, philanthrope dont les institutions seront le modèle éternel de la bienfaisance éclairée et sage, le privilège de cet homme rare a été de partager sa vie entre les occupations les plus diverses, les plus sérieuses, et de suffire à toutes.

Les plantes n'avaient pas cessé d'être l'étude la plus constante, le goût le plus vif de M. Delessert. Et lorsqu'une grande fortune vint s'unir à de grandes vues, il conçut la pensée généreuse de ne plus se borner à faire une collection, un herbier qui fût à lui seul, mais d'en faire un qui fût à tous les naturalistes, et la pensée savante de prévenir, autant qu'il le pourrait, la dispersion des herbiers célèbres.

C'est ainsi qu'il acquit, d'abord, les herbiers de Lemonnier, de Burmann, de Ventenat, etc.

Lemonnier et Ventenat lui donnèrent jusqu'à trente mille plantes, rassemblées de toutes les parties du globe; Burmann lui donna les plantes de l'Inde et du Cap; Palisot de Beauvois, celles de la Guinée, etc., etc.; il tira de l'Angleterre celles de l'Archipel indien, celles de la Nouvelle-Hollande, etc., etc. Je ne cite ici un petit herbier qui est de la main de Linné, je ne cite celui de Jean-Jacques, que comme deux ornements illustres de ces collections immenses; l'herbier général, le grand herbier de M. Delessert contient aujourd'hui plus de 86,000 plantes. C'est presque tout le règne végétal connu.

Les progrès de la botanique, d'abord si lents et de nos jours si rapides, se marquent par le nombre même des plantes qu'elle a successivement connues.

Théophraste ne connaissait que 500 plantes; Pline et Dio-

scoride en connurent de 7 à 800; Tournefort en connut 10,000, mais il y mêlait les variétés; Linné connut 7,000 espèces proprement dites; l'immortel ouvrage de Laurent de Jussieu en contient 20,000; celui de M. de Candolle en contiendra plus de 100,000.

On ne sait pas assez quelle est l'utilité des herbiers, ou plutôt des collections de tout genre en histoire naturelle. Sans ces collections, la science n'existerait pas.

La science commence avec Aristote, c'est-à-dire avec le premier homme de génie qui ait eu une collection.

Nous lisons, dans un passage de Plin, qu'Alexandre, lors de son expédition d'Asie, mit à la disposition d'Aristote plusieurs milliers d'hommes pour lui recueillir de toutes parts les productions les plus importantes de la nature, et qu'il consacra plusieurs millions aux frais de ces nobles recherches.

Le résultat de ces grands efforts fut l'*Histoire des animaux* d'Aristote, monument qui subsiste encore aujourd'hui comme l'un des plus glorieux à la mémoire même d'Alexandre.

Le jardin des plantes de Paris, cette patrie des plus heureux génies, des Duverney, des Tournefort, des Vicq-d'Azyr, des Haüy, des Jussieu, des Cuvier, de Buffon, du grand Buffon, est le berceau de l'histoire naturelle moderne.

Toutes nos sciences naturelles modernes viennent de là.

C'est là qu'est née la chimie, exclue de la Faculté comme suspecte de n'avoir été connue ni d'Hippocrate, ni de Galien.

C'est là qu'est née, du moins pour la France, l'anatomie moderne. On proscrivait ailleurs la circulation, les vaisseaux

lactés, les vaisseaux lymphatiques; Dionis enseigna toutes ces choses au Jardin des Plantes.

Ai-je besoin de dire que c'est là qu'est née l'anatomie comparée moderne, entre les mains de Cuvier, la méthode naturelle entre les mains des Jussieu, la cristallographie entre les mains d'Haüy?

La plus nouvelle de nos sciences naturelles, la paléontologie, cette gloire du siècle, ce plus parfait des travaux de M. Cuvier, date encore du Jardin des Plantes. Toutes ces sciences, créées ou perfectionnées, données à la France et par la France au monde, ont été le fruit de la plus admirable collection qu'on ait jamais vue.

Ce que notre Musée est pour l'histoire naturelle entière, le Musée de M. Delessert l'est pour la botanique. En ce genre, ce que les nations les plus éclairées ont à peine pu faire jusqu'ici durant plusieurs siècles, un seul homme l'a fait durant sa vie d'homme : tant un esprit supérieur trouve de force dans un grand dessein! A côté de l'herbier est une bibliothèque, la bibliothèque botanique la plus riche que l'on connaisse. C'est dans ces galeries de livres et de plantes que M. Delessert a offert, pendant quarante ans, à tous les naturalistes d'Europe et du monde une hospitalité magnifique et simple. Ce beau Musée a toujours été public. Il a toujours suffi d'étudier les plantes, ou même de les aimer, pour y être admis. Les maîtres de la science venaient là pour y achever leurs ouvrages et pour y compléter leurs idées. Les jeunes gens y venaient, poussés à la fois par le désir de s'instruire et par l'espoir d'y voir les grands maîtres. Fontenelle nous raconte du grand ministre Colbert qu'il avait des

espions pour lui chercher et lui découvrir partout le mérite caché et naissant. M. Delessert était doué d'une ingénieuse sagacité qui lui a fait faire beaucoup de ces découvertes; et ce n'est pas de celles-là que l'Académie tient le moins compte.

Tout, dans ces galeries savantes, était disposé pour rendre l'étude aussi facile que sûre : chaque plante mise à une place marquée; chacune portant son nom, le nom du lieu qui l'a produite, souvent même le nom du botaniste qui l'a recueillie. Et si, enfin, quelque plante déplacée, quelque note perdue, quelque nom oublié, faisaient naître un moment le doute, aussitôt la mémoire prodigieuse de M. Delessert réparait tout. Sa mémoire, en cela toujours infallible, a étonné tous ceux qui l'ont approché; il était le livre le plus complet de sa bibliothèque, et l'on n'a jamais pu dire de personne avec plus de vérité que de lui, qu'il portait le règne végétal entier dans sa tête.

Le seul regret qu'on éprouve à l'aspect de ce grand herbier, c'est de n'y pas trouver les plantes classées selon la méthode naturelle. Lorsque l'herbier commença, Linné régnait. Il fallait d'ailleurs un ouvrage qui contînt toutes les espèces, et l'on n'avait alors que celui de Sprengel, fondé, comme chacun sait, sur le système de Linné.

M. Delessert n'a jamais pu se résoudre à défaire dans son âge mûr, même sous le simple rapport matériel, ce qu'il avait fait avec tant de délice dans sa jeunesse.

Je dis *sous le simple rapport matériel*, car sous le rapport essentiel et philosophique, il n'a jamais vu la science que dans la méthode naturelle. Le magnifique ouvrage qu'il a publié sous le titre d'*Icones selectæ*, sera désormais une des bases les plus précieuses de cette méthode. C'est un choix des principaux types des familles naturelles de l'ou-

vrage de M. de Candolle, c'est-à-dire de l'ouvrage même qui remplace aujourd'hui celui de Sprengel, de l'ouvrage qui, le premier, présente, distribuées et classées selon la méthode naturelle, toutes les plantes.

A cet ouvrage des *Icones selectæ*, M. Delessert en a joint un autre, qui n'est pas moins important : c'est la *Description de la collection des coquilles* de M. de Lamarck.

On a fait de bonne heure des collections de coquilles, mais on les faisait pour les yeux plus que pour l'esprit.

Vers la fin du XVII^e siècle, Tournefort, ce lumineux esprit qui venait de mettre les plantes dans un si bel ordre, conçut le projet de porter la même clarté dans cette autre branche de l'histoire naturelle. La mort le surprit comme il était dans ces vues. Il avait rassemblé un grand nombre de coquilles. Il les donna à Louis XIV. « Le roi, dit un écrivain contemporain, les accepta volontiers; et ce grand monarque ne regardoit pas le plaisir qu'il prenoit à les considérer comme un amusement indigne de lui. »

Lorsque M. de Lamarck fut nommé, en 1793, professeur au Jardin des Plantes, il était plus botaniste que zoologiste; mais bientôt, sa conscience aidant son génie, il fonda la science des animaux sans vertèbres. M. de Lamarck est l'auteur principal en conchyliologie, et c'est sur sa collection, sur la collection publiée par M. Delessert, que reposent, en ce genre, tous ses ouvrages.

M. Delessert avait déjà un riche cabinet de coquilles. Il y réunit cette collection savante. Il n'a cessé, pendant quarante ans, d'accroître ce vaste ensemble. Il tendait, en tout, vers

le grand. Il a fini par laisser à la conchyliologie un monument digne de celui qu'il a élevé à la botanique.

Mais, dans cette nouvelle étude, ce qui l'attachait surtout, c'étaient les coquilles fossiles.

L'étude des coquilles fossiles a cela de particulier, et, si je puis ainsi parler, d'illustre, que c'est elle qui nous a ouvert, sur l'histoire du globe que nous habitons, les premières vues. L'antiquité prenait les coquilles fossiles pour des *jeux de la nature*, erreur singulière, étrange, et qui pourtant a tenu la philosophie captive pendant vingt siècles.

« Il a fallu, dit Fontenelle, qu'un potier de terre, qui ne savait ni latin, ni grec, osât, vers la fin du XVI^e siècle, dire dans Paris et à la face de tous les docteurs que les coquilles fossiles étaient de véritables coquilles déposées autrefois par la mer dans les lieux où elles se trouvaient alors..... et qu'il défiât hardiment toute l'école d'Aristote d'attaquer ses preuves. »

Ce potier de terre, qui défia toute l'école d'Aristote, était Bernard Palissy, génie d'un ordre supérieur, le premier homme qui ait fait des leçons publiques d'histoire naturelle dans Paris, ce simple ouvrier qui, par la seule force de son esprit, s'éleva jusqu'à la belle expression de *philosophie naturelle*, consacrée depuis par Newton.

La véritable nature des coquilles fossiles une fois reconnue, tout a changé de face. On s'est demandé comment ces coquilles, ces *dépouilles* d'animaux marins, se trouvaient sur la terre, dans la terre, si loin des mers; l'idée des révolutions du globe est venue, et avec cette idée toute une philosophie nouvelle a paru.

Deluc, le maître de M. Delessert en géologie, a montré

que la dernière des révolutions du globe n'est point ancienne, que l'homme est nouveau sur la terre.

L'antiquité croyait le monde *éternel, immuable, toujours le même*. Nous savons tous aujourd'hui que cela n'est point.

Jamais la science ne nous a révélé de plus grandes choses ; et c'est bien ici que Bossuet pourrait s'écrier encore : *Qu'on voit la suite des desseins de Dieu*.

On voit le grand ouvrage du monde qui commence, qui se continue, qui s'achève. Dans *ses desseins suivis*, Dieu toujours avance : il va de la matière à la vie, de la vie à l'intelligence, de l'intelligence à l'âme, et il ne s'arrête que lorsqu'il a créé l'homme, c'est-à-dire l'être qui le connaît.

C'étaient là les grandes vues que M. Delessert cherchait dans nos sciences ; et, quoiqu'il en aimât tout, il n'en admirait rien tant que cette progression sublime qu'elles nous offrent, et, si je puis ainsi dire, cette échelle de découvertes, dont la plus élevée, la dernière, nous découvre Dieu.

Nous venons de voir que M. Delessert, manufacturier, avait ouvert à son pays de nouvelles sources de richesses, et que, savant, il avait livré aux sciences les trésors les plus magnifiques. Il me reste à faire connaître sa carrière de philanthrope.

Il l'avait commencée dès 1800, en fondant à Paris un établissement qui fut un moyen nouveau d'assurer, pendant la saison rigoureuse, la subsistance du pauvre.

L'année suivante, quelques jeunes amis voulurent partager ses travaux. De cette réunion naquit une Société qui prit le nom de *philanthropique*, et qui, digne de ce beau nom

(car il n'en est point de plus beau quand il est sérieux), se donna pour champ d'études l'art de faire le bien.

Elle s'occupa d'abord de l'enfance. Ce qu'elle fit en ce genre a été le germe de toutes ces institutions utiles et touchantes, que nous voyons chaque jour se développer.

Après l'enfance vint la maladie. Nos jeunes philanthropes établirent, dans chaque quartier de Paris, une maison à laquelle ils donnèrent le nom de *Dispensaire*, et où l'on distribue en effet, où l'on *dispense*, à chaque moment du jour, et pour tous les maux, des médicaments, des secours, des conseils éclairés.

Je trouve, dès ces premiers temps, le nom de M. Delessert partout où il y a du bien à faire. Le Conseil des Hospices est créé en 1801, et M. Delessert en est aussitôt nommé l'un des membres. C'est là qu'il fut le collègue de tous ces hommes éminents dont la reconnaissance publique a consacré la mémoire : les Mathieu de Montmorency, les Daguesseau, les Pastoret, les Séguier, les Parmentier, les La Rochefoucauld-Liancourt.

La comptabilité des Hospices, aussi compliquée que vaste, demandait une organisation d'une perfection peu commune. M. Delessert en fit une comptabilité modèle.

Au Conseil, il portait les lumières du grand administrateur : dans ses visites aux Hospices, il portait l'âme de Fénelon.

Voici un trait qu'il n'a pu cacher.

Un jour qu'il avait consacré une de ces visites aux *Enfants malades* et aux *Enfants trouvés*, il revenait, s'acheminant à pied. Ce jour était un premier janvier. A peine avait-il fait quelques pas, qu'il rencontre des groupes d'enfants, joyeux comme ils le sont tous ce jour-là, et dont les petits

bras pliaient sous le poids des cadeaux dont on les avait comblés. Cette vue rappelle à l'excellent homme les enfants qu'il vient de quitter, pauvres créatures abandonnées et qui ne connaîtront jamais ces joies. M. Delessert ne peut supporter cette idée. Avant de rentrer chez lui, il avait expédié aux deux Hospices une cargaison, très-capable d'y apporter un bonheur aussi vif qu'inattendu. Depuis ce moment, les enfants *malades* et les enfants *trouvés* ont eu, chaque premier janvier, leurs cadeaux et leurs joies du jour de l'an.

On ne peut écrire la vie de M. Delessert, sans que le vers de Térence, ce beau vers où un grand poète a voulu peindre l'idéal de l'homme de bien, ne vienne, à chaque instant, sous la plume. Son universelle bonté embrassait tout. Tous les besoins, toutes les souffrances trouvaient en lui, ou par lui, secours et protection. Mais il ne suffisait pas de soulager ces maux, il fallait tendre à les prévenir; et c'est, pour en venir là, que M. Delessert a consacré tant de soins, tant d'efforts, une persévérance si généreuse et si énergique, à fonder et à développer, parmi nous, les caisses d'épargne.

L'Angleterre a eu des caisses d'épargne dès 1816. Si l'Angleterre n'avait pas été conduite par le caractère propre de son génie philanthropique à cette institution, M. Delessert y serait arrivé de lui-même, car c'était là ce qu'il cherchait. Dès 1818, il propose à une réunion de capitalistes, dignes par leurs lumières de l'entendre et par leur cœur de le seconder, l'établissement d'une caisse d'épargne. Cette proposition fut adoptée. Paris eut une caisse d'épargne dès cette année même. Deux ans plus tard, Bordeaux, Rouen, Marseille, Metz, Nantes, le Havre, etc., avaient aussi des caisses

d'épargne. Enfin, en 1834, M. Delessert présenta à la Chambre des Députés un projet de loi. Ce projet devint la base de la loi du 5 juin 1835, loi fondamentale qui place les caisses d'épargne sous la tutelle de l'État, sous la garantie du Trésor public, qui en fait, ce que M. Delessert désirait tant, une institution nationale.

Le grand objet de la noble institution des caisses d'épargne est de développer dans le cœur de l'homme le germe d'une vertu que Dieu y a mise, de l'économie. On ne sera pas surpris de trouver dans ma bouche le langage du naturaliste. Dieu a mis dans le cœur de l'homme des vertus nécessaires, comme il a mis ailleurs des instincts. Ces vertus, ces instincts, sont le guide invisible qui conduit tout :

Un esprit vit en nous et meut tous nos ressorts (1).

La prévoyance admirable des parents pour les petits est partout.

Or, au temps dont je parle, non-seulement la législation n'avait rien fait pour développer cette vertu si essentielle, elle maintenait des institutions qu'on eût pu croire imaginées pour l'étouffer. Depuis longtemps, tout ce que la France avait de politiques élevés, de penseurs sensés, réclamait la suppression des *loteries* et des *maisons de jeux*, et la réclamait en vain. En entrant à la Chambre des Députés, M. Delessert s'imposa la mission de combattre ces deux fléaux et de les faire abolir. Ils le furent enfin, et dès lors les caisses d'épargne, libres de cet obstacle, prirent tout leur essor.

(1) La Fontaine.

Depuis trente ans qu'on s'occupe des caisses d'épargne, tout a été dit sur cette institution, qui donne à chacun les moyens de se faire une propriété, un capital; qui, disait M. de La Rochefoucauld, « apprend à la classe ouvrière que « l'épargne est déjà la richesse; » qui, dit aujourd'hui M. Thiers, « permet à l'ouvrier de se préparer le véritable « asile des vieux jours, une famille aisée et reconnaissante; » et qui fonde le bien-être public sur les deux grandes bases de toute société humaine : le travail et l'économie.

Je cherche le principe secret, le caractère propre de toutes ces institutions diverses dont le génie bienfaisant de M. Delessert a doté notre siècle.

Et je remarque qu'aucune de ces institutions ne contrarie ces vertus nécessaires dont je parlais tout à l'heure, ces ressorts profonds, ces vrais, ces grands instincts de l'espèce humaine. C'est ainsi que M. Delessert institue les caisses d'épargne, qui conduisent l'homme du travail à l'économie, et par l'économie au bien-être; et c'est ainsi qu'il blâme l'aumône, non comme vertu privée sans doute, mais comme institution publique, car, et c'est lui-même qui parle : « les établissements « de charité et de secours public, en encourageant la paresse, « tendent à augmenter le mal même qu'ils prétendent guérir. »

Jamais homme ne fut plus sage dans le conseil, plus persévérant dans l'action, plus conséquent dans ses vues. Je n'ai pas à le suivre ici dans sa carrière politique; et cependant puis-je ne pas rappeler cette raison supérieure, ce jugement sain, cette prudence consommée, qu'il portait dans les affaires publiques? Il semblait s'être inspiré de la

grande pensée de Montesquieu : « Que l'esprit de modération
« doit être celui du législateur. »

Ses *Discours* sur le commerce, sur l'industrie, sur les finances, seront toujours médités par ceux qui, se faisant de la politique une étude sérieuse, cherchent partout, et surtout dans ces matières positives et compliquées, les résultats précieux d'un savoir pratique. On peut croire, d'ailleurs, que l'art de conduire une fortune privée jusqu'à un certain point de grandeur touche d'assez près à l'art de conduire heureusement la fortune d'un grand État. « L'État,
« disait Fénelon, n'est point un fantôme ; c'est l'assemblage
« de toutes les familles. »

M. Delessert avait été nommé, en 1815, membre de la Chambre des Représentants.

Il a siégé à la Chambre des Députés pendant vingt-cinq ans.

Il a été pendant près d'un demi-siècle régent de la Banque de France et membre du conseil général des hospices.

Durant le cours de sa grande vie, M. Delessert a été lié avec presque tout ce que la France a eu d'esprits éminents. Sa maison était le rendez-vous naturel des hommes supérieurs, des hommes de bien. C'est là qu'on voyait, et je ne cite ici que ceux que des liens plus étroits y ramenaient sans cesse, c'est là qu'on voyait les Mathieu de Montmorency, les Dupont de Nemours, les de Gérando, les Parmentier, les Rumford, les Camille Jordan, les Casimir Périer, le général Foy, Deluc et Saussure, que Paris a souvent partagés avec Genève, M. de Humboldt, que l'Académie est fière de partager avec l'Allemagne, le vertueux duc de La Rochefoucauld, le grand botaniste de Candolle, le bon, le

spirituel, l'énergique M. Raynouard, et tant d'autres.

Les goûts de M. Delessert avaient fait de cette habitation un centre où les sciences, les arts, tout ce qui peut étendre et charmer l'esprit, se trouvait réuni. Il n'était point une invention utile ou gracieuse dont il ne voulût qu'on jouît d'abord chez lui. Il se plaisait à encourager les arts. Il s'était créé une riche galerie de tableaux, dont le choix exquis manifestait à la fois la pureté de son goût et la pureté de son âme.

Autant il aimait à recevoir chez lui, parce qu'il savait donner à ces réunions tout le charme de la vie de famille, autant il aimait peu à aller dans le monde, où il ne trouvait plus ce cher accompagnement. Il lui fallait, pour être heureux, la présence de ses frères, de leurs enfants, de ses amis, et même de ses chères plantes, qu'il comptait aussi au nombre de ses amis.

M. Delessert excellait par l'ordre. Un grand ordre abrège tout. Aussi rien ne le troublait-il, ni le nombre, ni l'importance des occupations. On le trouvait toujours libre, toujours calme, toujours maître des choses et de lui-même.

Tout, en lui, respirait la vertu. Sa bonté infinie se révélait par un regard plein de douceur. Son langage était simple, sa parole rare, toute sa nature recueillie et grave.

Nul homme n'inspirait à la fois plus de confiance et plus de réserve.

Il était profondément pieux, mais d'une piété aussi éclairée que sage. Il parlait peu de la religion, et s'en occupait sans cesse. Tous les jours, il lisait et relisait la Bible.

On sent quelle puissance d'affection la nature devait avoir mise dans ce cœur si pur. Il avait été le fils le plus tendre, il

fut le frère le plus dévoué. Devenu le chef de sa famille, ses frères et ses sœurs eurent la part la plus délicate de cette âme si belle. Il devint le père de leurs enfants, et chercha, en les aimant, à tromper le vide que lui avait laissé la perte d'une compagne, choisie dans le sein même de sa famille.

M. Delessert avait épousé une de ses cousines. Il la perdit sans qu'elle lui eût laissé d'enfants. Il conserva de cette perte des regrets qui ont accompagné toute sa vie, et dont on trouve l'expression touchante dans cette épitaphe, tirée par lui de la Bible :

Elle a choisi la bonne part, elle ne lui sera point ôtée.

La famille et les amis de M. Delessert se flattaient de voir longtemps encore sa vieillesse se prolonger; mais il était atteint d'une maladie organique du cœur. Vers la fin de 1846, cette maladie fit de rapides progrès.

Ce qui l'occupa dès lors, ce fut l'avenir des œuvres généreuses qui avaient rempli sa vie.

Il voulut conserver aux sciences ses collections; et, pour cela, il les a léguées à ses deux frères. Ai-je besoin de dire qu'elles sont restées publiques?

Dans un testament, dernier monument de sa bienfaisance, où il n'est pas une seule institution charitable qui ne soit rappelée par un don, on lit ces mots : « Je lègue aux *caisses d'épargne* cent cinquante mille francs pour être distribués entre trois mille ouvriers, qui prendront l'engagement de n'accepter ce don que comme un premier fonds qu'ils auront à augmenter. »

Quelques pages, dernier reflet de sa belle âme, furent

alors publiées par lui ; là il révèle aux autres le bonheur que l'on goûte à faire du bien , et ces mots , qu'on y trouve , laissent apercevoir quel était le calme , quelle était la douceur de ses pensées. « Après une bonne action , dit-il , on éprouve un « sentiment de bonheur qui est au-dessus de toute idée : on « dort d'un sommeil paisible , et tous les songes sont agréables. »

Il s'éteignit le 1^{er} mars 1847.

C'était la mort du sage : le terme béni d'une vie heureuse , l'heure sereine promise au juste ; et , selon l'expression de notre grand poète , *le soir d'un beau jour*.



NOTES.

PAGE CXIX. *Dès que l'Académie put se donner, en 1816, des associés libres, elle s'adjoignit M. Delessert...*

Il fut élu le 8 juillet 1816.

PAGE CXX. *Étienne Delessert, père de Benjamin, ... s'établit à Paris en 1777. Son nom y fut bientôt entouré du plus grand respect...*

On peut en juger par le fait suivant, que cite M. d'Argout dans son bel Éloge de M. Benjamin Delessert.

« Le malheureux Louis XVI lui donna une preuve de confiance et d'estime. En 1782, une crise atteignit l'industrie des soies ; les ouvriers sans travail menacèrent la tranquillité publique. Plusieurs millions furent confiés à Étienne, à charge de les distribuer en secours. Il fit mieux ; il traita avec les fabricants, il leur fournit des fonds, il les détermina à rouvrir leurs ateliers, et la détresse disparut comme par enchantement. Au lieu de recevoir d'humiliantes et d'improductives aumônes, les ou-

« vriers gagnèrent de légitimes salaires. Le capital fut restitué au ministre
 « étonné, sans les intérêts, il est vrai, mais la cessation d'une crise dou-
 « loureuse est le plus magnifique de tous les intérêts. »

PAGE CXX. *Il introduisit des améliorations notables dans l'agriculture et dans l'industrie...*

Il perfectionna les méthodes d'assolement; il concourut à faire entrer en France les six mille *mérinos* que l'on tira d'Espagne en 1795; il forma la première compagnie d'assurances contre l'incendie; il contribua puissamment au développement de l'industrie des tissus de gaze; etc., etc.

Il était né à Lyon en 1735, il mourut à Paris en 1816.

PAGE CXX. *Sa compagne, madame Delessert...*

Née Boy de la Tour (de Neufchâtel). Elle mourut à Paris en 1816.

PAGE CXX. *Jean-Jacques Rousseau... conseilla de choisir moins un précepteur savant que..., et, ce sont ses expressions, d'une patience invincible...*

Je place ici la *lettre* de Jean-Jacques, que je dois à une confiance dont je suis profondément touché.

Tout est remarquable dans cette *lettre* : le bon sens y domine partout; il y inspire chaque pensée; il y dicte chaque expression. C'est une des meilleures pages de Jean-Jacques.

« A MADAME DELESSERT, NÉE BOY DE LA TOUR, A LYON.

« Je ne suis pas surpris que la nature, que vous vous appliquez à secon-
 « der, accélérant les progrès de vos petits bambins, vous fasse déjà sentir
 « la nécessité de leur donner un guide sous les yeux d'un père, qui serait
 « certainement le meilleur, mais qui ne peut pas tout suivre. Sur les dis-

« positions où il me paraissait être, j'aurais cru votre choix déjà fait. S'il
 « ne l'est pas encore, j'insiste sur l'importance de préférer un naturel
 « heureux à de grandes connaissances, et un homme sage à un homme
 « instruit. Je ne le redirai jamais assez, la bonne éducation doit être pu-
 « rement négative ; il s'agit moins de faire que d'empêcher ; le vrai maître
 « est la nature, l'autre ne fait qu'écarter les obstacles qui la contrarient ;
 « l'erreur même n'entre qu'avec le vice, et toute bonne judiciaire a sa
 « source dans un cœur sain. L'éducation de l'enfance ne consiste qu'en
 « bonnes habitudes à prendre. Un enfant qu'on n'a pas laissé engourdir
 « dans la paresse, ni contracter des passions vicieuses, parvenu sain de
 « cœur et de corps à douze ans, fait alors plus de vrais progrès en deux
 « ou trois ans dans les connaissances utiles et même agréables, qu'on n'en
 « peut obtenir jusqu'à cet âge par des études forcées que le goût n'anime
 « jamais. De ces principes, qui me paraissent confirmés par l'expérience,
 « je conclus que ce ne sont point du tout des talents distingués ni des qua-
 « lités brillantes qu'il faut chercher dans le maître de vos enfants, mais
 « seulement celles qui rendent un homme maître de lui-même et fidèle à
 « son devoir. Qu'il soit doux, attentif, et surtout d'une patience invincible.
 « Voilà les qualités indispensables. Du reste, ne cherchez nullement qu'il
 « fasse admirer sa faconde, ni qu'il soit un beau pérorateur. Je vous épar-
 « gnerais ces redites triviales de choses que vous savez mieux que moi, si
 « je ne savais combien les meilleurs esprits ont peine à se garantir de la
 « nuisible tentation de faire briller dans leurs enfants des talents pré-
 « coces. »

« Paris, 23 août 1774. »

PAGE cxxj. *Telle fut l'origine de ces Lettres sur la botanique...*

Ce fut pour l'instruction de la sœur aînée de Benjamin Delessert (depuis madame Gautier, personne aussi distinguée par son esprit que respectable par ses vertus), que ces *Lettres* servirent d'abord. C'est elle que Jean-Jacques appelle *la petite*.

« Votre idée, dit Jean-Jacques à madame Delessert, d'amuser un peu la
 « vivacité de votre fille, et de l'exercer à l'attention sur des objets agréa-
 « bles et variés comme les plantes, me paraît excellente; mais je n'aurais
 « osé vous la proposer de peur de faire le monsieur Josse. Puisqu'elle vient
 « de vous, je l'approuve de tout mon cœur, et j'y concourrai de même,
 « persuadé qu'à tout âge l'étude de la nature émousse le goût des amu-
 « sements frivoles, prévient le tumulte des passions, et porte à l'âme une
 « nourriture qui lui profite en la remplissant du plus digne objet de ses
 « contemplations.

« Vous avez commencé par apprendre à la petite... Sans vouloir faire
 « de votre fille un très-grand botaniste, je crois néanmoins qu'il lui sera
 « toujours utile d'apprendre à bien voir ce qu'elle regarde.....» (*Première
 Lettre.*)

Cette dernière remarque est pleine de justesse. L'étude des *sciences
 d'observation* n'a point, en effet, d'utilité plus grande que d'apprendre à
bien voir.



PAGE CXXIJ. ...*Et qu'une mort prématurée devait ravir...*

Le jeune Étienne Delessert mourut de la fièvre jaune, à New-York,
 en 1794.

PAGE CXXIJ. ...*Témoin des essais de Watt.*

Benjamin Delessert se lia d'une amitié étroite avec le fils de ce grand
 inventeur.

PAGE CXXIJ. *Deluc, le savant géologue...*

C'est Deluc qui a le mieux démontré les rapports étonnants qui lient
 l'histoire physique du globe à nos traditions sacrées. Son livre a mérité le
 beau titre de *Commentaire de la Genèse.*

PAGE CXXV. ...*L'avenir militaire le plus brillant.*

Le général Kilmaine, si bon appréciateur du mérite militaire, l'avait distingué, et se l'était attaché comme Aide de camp.

PAGE CXXVj. ...*Une raffinerie de sucre.*

Il perfectionna, dès le début, le raffinage du sucre. Sa raffinerie devint bientôt une des plus importantes de France.

PAGE CXXVj. ...*D'une industrie nouvelle...*

« Aujourd'hui les manufactures françaises mettent en œuvre par
« année de 60 à 70 millions de kilogrammes de coton ; nous vendons à l'é-
« tranger des produits confectionnés avec cette matière pour près de
« 100 millions de francs, depuis le calicot le plus simple jusqu'à la mous-
« seline, au tulle, à la dentelle. Et les fabrications consommées par la
« France même sont incomparablement plus grandes, puisque des 60 mil-
« lions de kilogrammes de coton brut mis en œuvre dans nos ateliers, la
« totalité de nos exportations ne prélève pas, en poids net, 2 millions de
« kilogrammes. » *Voyez le remarquable Éloge de M. Benjamin Delessert*
par M. Charles Dupin.

PAGE CXXVj. *Vers le milieu du XII^e siècle, on la transporta (la canne à sucre) dans l'Arabie, dans l'Égypte...*

On la trouve en Syrie, dès la fin du XI^e siècle (Michaud, *Histoire des Croisades*, t. 1, p. 394, 5^e édition); et je vois, dans une Note que me remet mon savant confrère à l'Institut, M. Reinaud, de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, qu'elle était cultivée en Susiane dès la première moitié du X^e.

PAGE CXXVij. *En 1797, Achard, autre chimiste prussien...*

Achard était d'origine française. Il est assez illustre pour que ce soit un devoir de le rappeler. Il avait commencé ses recherches dès 1772.

PAGE CXXVIJ. *Le sucre de raisin n'est pas le même que celui de la canne à sucre...*

Il a beaucoup moins de saveur; il faut en employer plus du double pour obtenir le même résultat; il se dissout plus difficilement dans l'eau; sa solution s'aigrit très-vite, etc.

PAGE CXXVIJ. *La difficulté était, à ce moment-là, d'obtenir en grand le sucre de betterave bien cristallisé. Il y réussit.*

Il employait surtout le procédé-Bonmatin (décrit dans le *Bulletin de la Société d'encouragement pour l'industrie nationale*, année 1812, p. 147).

M. Delessert contribua à faire accorder à M. Bonmatin une *gratification à titre d'encouragement* (*Ibid.*, p. 149).

J'extraits de la correspondance de M. Delessert avec M. de Sussy, ministre des manufactures et du commerce, les détails suivants qui mettent dans son vrai jour l'influence que M. Delessert a exercée sur le développement de l'industrie qui nous occupe.

Extrait d'une lettre de M. Delessert à M. de Sussy. (Moniteur du lundi 13 juillet 1812.)

« Depuis qu'on s'occupe de ce nouveau genre d'industrie, on connaît deux méthodes principales d'extraction.

« La première est par la cristallisation lente, au moyen des étuves. La seconde est par le grenage, ou la cristallisation dans les vingt-quatre heures.

« Cette dernière méthode, qui est celle qu'on emploie dans les colonies pour le sucre de canne, présente un grand avantage sur la cristallisation lente au moyen des étuves; les produits sont plus abondants, plus beaux, et il y a économie de combustible, de main-d'œuvre, de machines et de temps.

« On a donc mis beaucoup de prix à chercher la manière la plus sûre de parvenir à cette cristallisation prompte. M. Hermstaedt s'en est occupé un

des premiers, et il indique un moyen de l'opérer en n'employant que de la chaux. M. Achard en indique un autre dans ses ouvrages ; mais le peu de supériorité qu'il semble accorder à cette méthode, fait croire qu'on ne peut pas toujours réussir par ses procédés, qui consistent à employer d'abord de l'acide sulfurique, ensuite de la craie, et en dernier lieu de la chaux. Le succès de cette opération paraît dépendre de la qualité de la betterave... Ce procédé avait besoin d'être perfectionné et modifié.

« C'est ce qu'a fait M. Bonmatin : après de nombreuses expériences, il est parvenu à suivre une méthode dont le succès paraît infaillible, lorsqu'on a un peu l'habitude de ces manipulations, et qui peut réussir même avec des betteraves de qualité inférieure.

« Il a supprimé l'emploi de la craie et du lait comme inutile ; il se borne à faire usage d'abord de la chaux, et ensuite de l'acide sulfurique dans des proportions convenables et qu'il n'a pu trouver qu'après une foule d'essais : c'est dans ces proportions et dans la manipulation que consiste le mérite de sa découverte.

« J'ai employé ce procédé par le grenage pendant plus d'un mois, et il m'a constamment réussi.

« Le lendemain de l'opération, le sucre est cristallisé dans de grandes formes, et on peut les percer pour laisser égoutter la mélasse ; quelques jours après, on peut les terrer et ensuite en faire du sucre en pain ordinaire.

« Le procédé de M. Bonmatin, qui a déjà la sanction de l'expérience, me paraît donc réunir de grands avantages, et être le meilleur de ceux qu'on a découverts jusqu'à présent.

« Paris, 28 mai 1812. »

Extrait d'une lettre de M. de Sussy à M. Delessert.

« Paris, le 10 décembre 1813.

« Monsieur, les nouveaux renseignements que vous me donnez m'ont été d'autant plus agréables qu'ils me fournissent la preuve de votre persévérance à propager la fabrication du sucre indigène, fabrication pour la-

quelle vous continuez de préférer la méthode du sieur Bonmatin, que vous considérez comme moins coûteuse et produisant un plus beau sucre que toutes celles dont on a fait usage jusqu'à présent. Je savais qu'une grande partie des fabriques de sucre avaient adopté les râpes du sieur Thierry et les presses du sieur Lauvergniaz; mais j'ignorais que ces deux machines n'étaient parvenues au degré d'utilité qui les distingue, que d'après les nombreuses expériences auxquelles les inventeurs les ont soumises dans vos ateliers et à vos frais. C'est un important service que vous avez rendu aux entrepreneurs des sucreries. Vous donnez aussi des conseils à ceux d'entre eux qui ont recours à vos lumières : vous contribuez au succès de leurs entreprises en leur faisant part des résultats de votre expérience. Ainsi, l'art de fabriquer le sucre de betterave vous doit beaucoup... »

Le passage suivant, tiré d'une lettre de M. Delessert, fait voir avec quelle bonne foi et quel bon sens il donnait des conseils sur ce genre de fabrication.

« ...Vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 3 avril pour m'inviter à faire connaître à M. Bourcier de Montureux les procédés que j'emploie pour le grenage du sucre : s'il s'était plus tôt adressé à moi, comme l'ont fait d'autres fabricants de Nancy, je lui aurais donné des renseignements qui auraient pu lui être utiles. J'emploie habituellement le procédé de M. Bonmatin, que je crois avoir des avantages sur tous les autres.

« Mais on peut grener par tous les procédés connus jusqu'à présent où l'on emploie la chaux, l'acide, la craie, le sang de bœuf, le blanc d'œuf, le charbon, etc.; le succès dépend de l'ensemble des opérations, de la bonté des machines, de la promptitude des travaux, de l'habileté des ouvriers, de l'habitude que donne l'expérience; mais, avant tout, de la bonne qualité de la betterave.

« Plusieurs essais m'ont convaincu que la non-réussite de la plupart des établissements provient de ce qu'ils ont employé des betteraves blanches ou roses ou cerclées de rose, et de celles appelées betteraves de Prusse.

Disette ou abondance, les seules betteraves que j'emploie sont les jaunes ; et en ayant de bonnes machines à râper, de bonnes presses, de bons fourneaux, et des ouvriers intelligents, il est difficile de ne pas réussir. »

En 1814, M. Delessert avait établi dix fabriques de sucre de betterave : à Nantes, Blois, Montargis, dans le Pas-de-Calais, dans les environs de Paris, etc., etc.

PAGE cxxviiij. *Il avait le don de se multiplier...*

C'est ainsi qu'à l'époque même où sa carrière commerciale et industrielle l'occupait le plus, il se délassait en imitant Franklin. Il avait établi dans sa maison une petite imprimerie.

Il traduisit et imprima la *Morale des échecs* de Franklin. Il imprima le poème sur les *Disputes* de Rulhières, etc.

Ces deux morceaux, que j'ai sous les yeux, portent au bas : AN III de la République. *Imprimerie de B. Delessert.*

PAGE cxxix. ... *Il tira de l'Angleterre...*

La Compagnie des Indes lui fit, en 1828, un don digne d'elle et de lui. Elle avait décidé que les *doubles* de ses magnifiques herbiers seraient distribués entre les principaux Musées botaniques d'Europe. Celui de M. Delessert ne pouvait pas être oublié.

M. Delessert fit connaître en ces termes, à l'Académie, la noble résolution de la Compagnie des Indes :

« Il est difficile de se faire une idée de l'étendue et de la richesse de ces collections ; mais l'on doit s'empresser de rendre un témoignage éloquent à la libéralité avec laquelle la Compagnie des Indes anglaises a voulu faire jouir les savants étrangers de ses trésors. — Cet acte de munificence et d'intérêt pour les progrès de la botanique est bien digne d'être apprécié par tous les amis des sciences, et j'ai pensé que l'Académie l'apprendrait avec plaisir. »

T. XXII.

T

PAGE CXXIX. *L'herbier général de M. Delessert contient aujourd'hui plus de 86,000 plantes.*

J'entends plus de 86,000 espèces : comme échantillons, cet herbier contient près de 300,000 plantes.

Voyez pour le détail des espèces, l'ouvrage de M. Lasègue, intitulé : *Musée botanique de M. Benjamin Delessert, etc.*, ouvrage qui nous offre l'histoire la plus intéressante et la plus exacte de ce Musée.

PAGE CXXXIJ. Fondé, comme chacun sait, sur le système de Linné.

Ou, plus exactement, qui n'est que l'ouvrage même de Linné, complété par Sprengel.

PAGE CXXXIJ. Sous le titre d'*Icones selectæ*

Icones selectæ plantarum quas in systemate universali, ex herbariis Parisiensibus, præsertim ex Lessertiano, descripsit Aug. Pyr. De Candolle, ex archetypis speciminibus a P. J. F. Turpin delineatæ, et editæ a Benj. Delessert.

Il y en a cinq volumes. Le premier est de 1820; le dernier de 1846. Le quatrième est dédié à M. De Candolle, que la science venait de perdre.

PAGE CXXXIJ. ... *Il n'a jamais vu la science que dans la méthode naturelle...*

Il s'exprime ainsi dans la Préface des *Icones selectæ*, en parlant du *Système naturel des végétaux* de M. De Candolle :

...Et enim antevulgatis longè supereminens habebitur opus, in quo vegetabilia omnia hucusque in orbe toto detecta, juxta methodicam familiarum naturalium seriem digesta, et ideo affinitatum, nec arbitrariis systematis legibus adstricta, ... noscere et dignoscere botanicis dabitur. T. I, Page I.

M. De Candolle lui avait dédié, en 1802, sous le nom de *Lessertia*, un genre de plantes de la famille des Légumineuses.

En 1813, M. Lamouroux lui en dédia un autre sous le nom de *Delesseria*. Ce dernier genre se compose d'un certain nombre d'espèces, détachées du genre *fucus* de Linné.

PAGE CXXXIij. ... *C'est la Description de la collection des coquilles de M. de Lamarck.*

Plus exactement, des coquilles *inédites*. Voici le titre de l'ouvrage : *Recueil de coquilles inédites, décrites par Lamarck dans son Histoire naturelle des animaux sans vertèbres, et non encore figurées.* 1841.

PAGE CXXXIij. *M. Delessert avait déjà un riche cabinet de coquilles...*

Il avait acheté, en 1833, la collection de coquilles faite par Dufresne; en 1840, il acheta celle de Lamarck; en 1842, celle de M. Teissier, colonel du génie et directeur des fortifications des colonies; en 1845, celle de M. Kéraudren, inspecteur général du service de santé de la marine, etc. Aujourd'hui la collection de M. Delessert se compose d'au moins 150,000 coquilles, représentant 25,000 espèces. Voyez l'intéressante Notice de M. Chenu sur le *Musée conchyliologique de M. Delessert*.

PAGE CXXXV. *Il l'avait commencée (sa carrière philanthropique) dès 1800, en fondant à Paris un établissement...*

L'établissement des *soupes économiques*. Ce fut surtout pendant les années de disette que l'utilité de cet établissement se fit sentir. On y distribuait, par année, jusqu'à quatre millions de *soupes*. Le Premier Consul s'empressa de s'inscrire pour mille souscriptions.

PAGE CXXXV. *L'année suivante, quelques jeunes amis...*

Ces jeunes amis étaient ses deux frères, son cousin M. Delaroche, son ami M. De Candolle, etc.

PAGE CXXXVj. *Nos jeunes philanthropes établirent... une maison à laquelle ils donnèrent le nom de Dispensaire...*

Ces *Dispensaires* furent établis sur un rapport très-intéressant de M. Dessert lui-même.

Il aurait voulu qu'on les multipliât beaucoup plus. Les entrées dans les Hôpitaux en eussent été diminuées d'autant. Il voyait avec peine les malades privés des soins de leurs familles. Il voyait avec peine les familles se déshabituer de ces soins pieux. Un de ses grands principes de charité était (je l'ai dit p. cxxxix) de fortifier en tout les vertus *naturelles, nécessaires*; et il n'en est point de plus nécessaires que celles de famille.

PAGE CXXXVj. *C'est là qu'il fut le collègue de tous ces hommes éminents...*

Aux noms que je cite dans le texte, il faut ajouter ici les noms, non moins respectables, des Bigot de Préameneu, des Duquesnoy, des Frochot, des Barbé-Marbois, etc.

PAGE CXXXVij. *Dès 1818, il propose à une réunion de capitalistes dignes, par leurs lumières, de l'entendre...*

Cette réunion était celle des administrateurs de la Compagnie royale d'assurances : MM. Barillon de l'Île-de-France, Boucherot, Caccia, Callaghan, Cottier, Jean-Charles Davillers, Delapanouze, Flory, Goupy père, Guérin de Foncin, Guiton, Heutsch, Hottinguer, Jacques Laffitte, Laîné, Jacques Lefebvre, Scipion Périer, Pillet-Will et Vital Roux.

PAGE cxl. *Il a été pendant près d'un demi-siècle..... membre du conseil général des hospices.....*

Il avait été nommé, de très-bonne heure, juge au Tribunal de Commerce; il fut ensuite membre de la Chambre de Commerce de Paris, et membre du Conseil général du commerce.

Il a été l'un des premiers fondateurs de la *Société d'Encouragement pour l'industrie nationale* :

« C'est en 1802 que furent jetés les fondements d'une institution vrai-

« ment patriotique et nationale , qui fera un éternel honneur au nom
« Delessert, parce qu'elle est née dans votre maison, la *Société d'encoura-*
« *gement pour l'industrie nationale.....* Qui peut dire que cette Société se
« serait formée, si votre frère n'avait pris l'initiative?... » (Extrait d'une
Notice inédite sur M. Delessert par M. Jomard, Notice où revivent en foule
des souvenirs précieux, et qui est adressée à M. François Delessert.)

C'est chez M. Delessert que se réunirent d'abord les fondateurs de cette
institution qui a rendu de si grands services à notre industrie.

Voici leurs noms : Montgolfier, Parmentier, Cadet de Vaux, Tessier,
Chaptal, Costaz, Darcet, de Gérando, Lasteyrie, Huzard, etc., etc.

En 1819, M. Delessert fut adjoint à M. de La Rochefoucauld pour le
travail important de la réforme des prisons. Ces deux hommes de bien,
dans leur généreuse émulation, consacrèrent de longues études à cette
question qui touche aux intérêts les plus essentiels de la société, et qui
occupe, aujourd'hui encore, les meilleurs esprits.

M. Delessert a été, pendant vingt ans, Président de la Caisse d'épargne.

Il était membre de la Société d'Agriculture de Paris, des Sociétés Lin-
néennes de Paris, Londres, Stockholm, Copenhague, de l'Académie des
Curieux de la nature d'Allemagne, de la Société Wernérienne d'Édim-
bourg, du Musée académique de Genève, de la Société helvétique des
sciences naturelles de Soleure, de la Société de Botanique de Ratisbonne,
de la Société des Arts et des Sciences de Batavia, de la Société royale de
Hollande, de l'Académie royale d'Agriculture de Turin, etc., etc.

Il avait été créé Baron en 1812. Il fut promu, en 1837, au grade de
Grand Officier de la Légion d'honneur.

PAGE cxl. *Le grand botaniste De Candolle....*

Dans une *Notice* pleine d'intérêt, M. Alphonse De Candolle cite un
passage tiré des Mémoires inédits de son illustre père, où celui-ci peint,
avec une rare délicatesse, le sentiment profond qui l'attachait à M. De-
lessert.

« J'avais senti très-vite pour lui un sentiment mêlé d'affection et de

« déférence, soit par l'effet de son caractère, soit parce qu'il avait quel-
 « ques années de plus que moi, et à l'âge où j'étais alors, cette différence
 « est sensible. Un jour madame Gautier me dit, en parlant de je ne sais quoi :
 « *Vous qui êtes le meilleur ami de mon frère Benjamin*, etc. Ce mot me
 « frappa comme une révélation ; j'eus peine à retenir des larmes de joie.
 « Je ne pus fermer l'œil de la nuit, la passant tout entière à repasser
 « dans mon souvenir les circonstances qui pouvaient me faire admettre
 « ce mot comme une réalité ; j'y parvins, j'en suis resté persuadé..... »

Page cxlij. *M. Delessert avait épousé une de ses cousines...*

Laure Delessert. Elle était née en Suisse en 1772. Elle mourut à Paris en 1823.

Tant qu'elle vécut, M. Delessert allait, presque chaque année, visiter la Suisse, où il retrouvait une branche de sa famille pour laquelle il avait conservé une affection profonde.

PAGE cxlij. *Quelques pages, dernier reflet de sa belle âme....*

Ces pages portent le titre de *Fondations qu'il serait utile de faire*.

Elles semblent être le résultat de l'expérience acquise dans une vie passée tout entière à faire du bien.

On peut en juger par les deux phrases que voici :

« Le plus grand plaisir que l'on puisse goûter, et le seul qui soit sans
 « mélange, est celui que l'on éprouve dans l'accomplissement d'une bonne
 « action.

« Depuis le verre d'eau apporté au malade jusqu'aux plus magnifiques
 « donations, tout devient une source de jouissances. »

Il avait publié, en 1840, un recueil de maximes intitulé : *Le Guide du bonheur*. Ces maximes, tirées de nos moralistes, s'adressent à la jeunesse. « Il sera, dit-il, amplement récompensé, si une seule personne
 « peut devenir meilleure en lisant ce recueil. » Quelques pensées y sont de lui, celles-ci, par exemple :

« Les bonnes actions rendent la vie heureuse.

« La prière est la parole de la conscience.

« Le plus grand plaisir que donne la fortune, c'est de faire du bien. »

A cette bonté touchante, M. Delessert unissait des sentiments de nationalité et de gloire qui, plus d'une fois, l'inspirèrent heureusement.

Après la victoire de Marengo, il fut le premier qui proposa d'élever un monument au brave Desaix, à ce général français que les Arabes avaient surnommé *Sultan-le-Juste*.

La souscription, annoncée dans le *Moniteur*, fut aussitôt remplie. Toute l'armée d'Égypte y prit part.

Ce monument est celui que l'on voit encore aujourd'hui sur la place Dauphine.

Lorsque, en 1822, l'Académie française, qui avait proposé pour sujet d'un prix extraordinaire de poésie : *Le dévouement des médecins français et des sœurs de Sainte-Camille dans la peste de Barcelone*, décerna un prix et deux *accessit*, il sollicita comme une faveur de pouvoir ajouter une médaille d'or à chaque *accessit*.

Il voulut, en 1835, qu'une série de gravures, aussi simples qu'expressives, représentât, pour l'instruction des jeunes gens de la classe laborieuse, les suites du Vice et celles de la Vertu. Le crayon de M. Jules David sut répondre à cette sage pensée.

M. Jules David obtint le prix de 2,000 francs, qui avait été proposé par M. Delessert.

J'ai cité les éloges de M. Delessert par MM. d'Argout et Charles Dupin, et la Notice de M. Alphonse De Candolle. Je dois citer encore un Éloge par M. Cap. Cet éloge, où règne une grande délicatesse de sentiments, »

remporté, au jugement de l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Lyon, un prix proposé par M. Bonafous pour honorer la mémoire de M. Delessert.

M. Bonnardet, président de l'Académie de Lyon, a fait, sur le concours relatif à ce prix, un rapport très-étendu et fort remarquable.



LISTE DES PRINCIPAUX ÉCRITS DE M. DELESSERT.

I.

DISCOURS A LA CHAMBRE DES DÉPUTÉS.

1818.
 5 janvier. — Sur la proposition d'une Caisse hypothécaire.
 25 mars. — Sur la fixité dans les droits de douanes.
 2 avril. — Sur la loi de finances de 1818.
1819.
 4 janvier. — Proposition pour décerner au duc de Richelieu une récompense nationale.
 12 mai. — Sur le projet relatif à la fixation définitive des Budgets de 1815, 1816, 1817 et 1818.
 26 mai. — Sur le projet relatif à la fixation des Dépenses de 1819.
 7 juin. — Sur les Dépenses de la guerre.
 10 juin. — Sur le Budget du ministère des finances.
 18 juin. — Sur la Légion d'honneur : pour demander un supplément de 3,400,000 francs pour payer les traitements de 250 francs aux légionnaires militaires.
 19 juin. — Sur les Donataires des 4^e, 5^e et 6^e classes.
 3 juillet. — Sur le Degrèvement de la Contribution foncière.
1820.
 18 avril. — Sur le second projet de loi relatif aux comptes arriérés.
 26 mai. — Sur le projet de loi relatif aux Élections.
 24 mars. — Sur les dépenses relatives aux subsistances de la ville de Paris.
 26 avril. — Sur un amendement au projet de loi relatif aux Grains.
 5 juin. — Sur le Budget de 1821.

- 6 juin. — Pour demander la création de petites Inscriptions de rentes.
- 14 juin. — Sur un amendement relatif aux Cultes non catholiques.
- 12 juillet. — Pour demander l'abolition de la Loterie.
- 1822.
- 16 juillet. — Sur la liquidation de l'arriéré.
- 1828.
- 1^{er} août. — Contre la Loterie.
- 2 août. — Sur les Caisses d'épargne.
- 1829.
- 15 juillet. — Article additionnel à la loi de finances, relatif au fonds spécial des Caisses d'épargne.
- 1830.
- 6 septembre. — Sur le projet de loi municipale.
- 8 octobre. — Sur les prêts à faire au commerce.
- 1831.
- 10 février. — Sur les adjonctions proposées dans la loi municipale.
- 16 février. — Sur l'organisation de la Municipalité de Paris.
- 2 novembre. — Amendement sur les Enfants trouvés.
- 1832.
- 17 février. — Sur le Budget des cultes protestants.
- 1^{er} mars. — Sur les monuments publics.
- 8 décembre. — Sur la prime des sucres.
- 1833.
- 21 mars. — Rapport sur la loi relative à l'organisation départementale et municipale de Paris.
- 1834.
- 18 janvier. — Sur les Caisses d'épargne.
- 14 mars. — Rapport sur la loi relative à la Banque.
- 13 décembre. — Proposition sur les Caisses d'épargne, avec M. Charles Dupin.
- 1836.
- 4 février. — Sur la conversion des rentes.
- 27 mai. — Sur les Enfants trouvés.

1837.
 15 février. — Rapport sur la loi des Caisses d'épargne.
 21 et 22 février. — Résumé et discussion sur cette loi.
 1838.
 5 mai. — Amendement avec M. Roul pour excepter de la conversion les petites rentes.
 28 mai. — Sur les Enfants trouvés.

II.

RAPPORTS SUR LES CAISSES D'ÉPARGNE DE 1827 A 1846.

Il n'est pas un de ces *Rapports* qui ne contienne quelque fait important ou quelque vue utile : leur ensemble est l'histoire la plus complète et la plus instructive de cette grande institution.

III.

Compte des recettes et dépenses de l'exercice de 1841. — Administration des Hôpitaux, Hospices civils et Secours de la ville de Paris.

IV.

Le Guide du bonheur, ou Recueil de pensées, maximes et prières. — 1840.
Fondations qu'il serait utile de faire. — 1846.

V.

Icones selectæ, etc. — (Voyez ci-devant page cliv.)

Description de la collection des coquilles, etc. — (Voyez ci-devant page clv.)

Note sur l'*Ouvirandra fenestralis*, plante de la famille des *Saururées*.

Etc., etc., etc.

